

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 1

Rubrik: Un peu de cravache

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GAZETTE MUSICALE

DE LA SUISSE ROMANDE

IV^e ANNÉE

7 Janvier 1897.



Le rôle de la critique

Lettre de M. ALFRED ERNST.

Lyon, 27 décembre 1896.

.... Le critique doit dire la vérité, ou ce qu'il croit être la vérité. Il doit parler selon sa foi artistique et selon ses impressions propres, « sans exception de personnes », pour reprendre un mot de l'Ecriture!

Il doit la vérité aux amis comme aux ennemis. De sa part, il y aurait faiblesse à ne point oser signaler, dans l'œuvre d'un auteur qu'il aime, ce qui lui apparaît comme un défaut, une erreur, une lacune; et, en telle circonstance, l'auteur ferait preuve d'un petit esprit s'il prenait ombrage d'une critique de ce genre, faite de bonne foi, sans autre passion que le désir du mieux.

Vis-à-vis des auteurs, il est clair, d'autre part, que si le critique doit être franc, sincère, hardi même, il doit s'interroger longuement avant d'écrire, interroger surtout l'œuvre dont il va rendre compte. Non seulement toute mauvaise foi, toute partialité le déshonoreraient moralement, mais encore l'irréflexion, la hâte imprudente seraient des torts sérieux, dont il ne doit pas se rendre coupable. Il doit avoir le respect de la liberté artistique, et une *sympathie préalable* pour tout effort d'art: il doit se dire enfin que la production artistique a quelque chose de plus haut — j'allais dire de plus saint — que la critique artistique. S'il fait bien d'être sans pitié pour l'artiste indigne de ce nom, pour le marchand du Temple qui trafique d'un talent gratuitement donné par Dieu, il doit être indulgent pour le producteur sincère, et encourager celui-là tout en signalant ses erreurs. Si enfin il se trouve en présence d'une véritable et grande œuvre d'art, il doit se dire qu'il en est moins le juge que l'auxiliaire, le soldat, voire le serviteur.

Si l'indulgence est possible vis-à-vis de l'artiste qui se trompe, pourvu qu'elle ne fasse point tort à la franchise, il n'en saurait plus être question dans les rapports du criti-

que avec le public. Le critique a pour mission — étant placé au milieu des artistes divers et des œuvres d'art multiples — de suivre une méthode scientifique, impartiale, de procéder à des comparaisons, à des analyses, de dégager des idées générales, de mettre en évidence des relations historiques et esthétiques que l'artiste producteur n'a d'ordinaire pas à connaître. Mais c'est surtout vis-à-vis du public qu'il apparaît comme le soldat de l'œuvre d'art, combattant le bon combat, fonçant droit aux préjugés, aux conventions, aux routines, à tous les mensonges soi-disant artistiques. Il explique rationnellement, à tous, ce que l'artiste conçoit et réalise intuitivement, et si son influence est toujours infiniment moindre que celle de l'artiste et de l'œuvre d'art, elle existe néanmoins, elle doit être utile, elle l'est sûrement, pourvu que le critique ait le courage de tout dire.

ALFRED ERNST.



UN PEU DE CRAVACHE

Nos lecteurs trouveront ci-dessous — suivie d'une réponse — la lettre ouverte que nous annoncions dans notre dernier numéro, à propos de notre article intitulé « Un peu de cravache. » Si nous publions cette lettre, malgré sa longueur, c'est pour prouver à nos collègues genevois notre parfaite impartialité et notre désir sincère de vivre en les meilleurs termes avec tous les artistes genevois. Il en est qui m'ont écrit sur le même sujet des lettres d'une telle grossièreté de termes que je me ferais un vrai scrupule de les publier, quoiqu'elles puissent servir utilement ma cause. Mais nous donnons avec plaisir l'hospitalité à la lettre suivante dont l'auteur — d'une toute autre opinion que nous — sait rester sur le terrain de la courtoisie.

Un coup de vent, un tourbillon de poussière qui vous aveugle, on croit à un orage, point du tout; le tourbillon disparu, l'on s'aperçoit que le ciel est serein.

C'est l'impression que me font certains articles publiés dans la *Gazette musicale* et plus particulièrement les deux derniers qui ont pour titre « Un peu de cravache »; ils sont de notre collègue et ami Jaques-Dalcroze.

Chercher à établir la concorde entre les artistes musiciens, marcher d'un commun accord à la conquête de l'art, but éminemment noble et digne du plus grand intérêt. Mais la tâche est aride et les moyens à employer difficiles à fixer.

Examinons les obstacles et les moyens de les éviter.

C'est particulièrement aux musiciens que Jaques-Dalcroze adresse ses exhortations ; voyons si le mal est si grand, la méchanceté si flagrante.

Notre ami voit les musiciens mesquins, jaloux, cherchant à se faire du tort, s'évitant, se tournant le dos, se refusant la main, préoccupés avant tout de leurs petits intérêts au lieu de n'avoir devant eux que le but purement artistique de leur vocation. Il semble d'autre part que Genève soit le refuge de ce qu'il y a de pire en fait de caractères de musiciens, et je n'exagère point, prenez la *Gazette musicale*, dressez une liste des épithètes à l'adresse des musiciens et vous aurez un traité assez complet des mauvaises passions de l'âme.

Se passe-t-il à Genève des événements si réprouvables qu'il faille jeter publiquement des hauts cris tout en invitant ses confrères à tenir leurs petits différents à l'abri de la critique publique ?

Nous sommes certainement tous de l'avis de notre cher collègue quant à la publicité, aussi sommes-nous fort surpris de voir mis en relief dans les colonnes de la *Gazette musicale* des faits intimes compréhensibles pour un petit nombre seulement.

Je me garderai donc de commentaires sur des faits qui ne regardent que quelques initiés.

Et c'est là que nous voulons en venir.

Laissons la rhétorique à l'Académie et ne déduisons pas de quelques cas particuliers des généralités blessantes.

Que notre ami ait d'excellentes intentions c'est indubitable, mais au fait et au prendre il n'est pas le réflecteur des pensées de tous les artistes, non plus de la majorité. Ses plaintes m'étonnent d'autant plus qu'il ne croit pas plus que nous autres à la méchanceté, à la haine, à la trahison, aux vengeances ; pourquoi diable cette imagination inquiète ?

Ne devons-nous pas reconnaître qu'il est bien rare que les artistes soient si unis qu'ils le sont à Genève ?

Regardons ce qui se passe dans bien des villes, comparons et, sans vouloir en tirer gloire et nous gonfler d'orgueil, convenons qu'il n'y a pas péril en la demeure ; ne mettons pas les choses au pire, n'allons pas faire croire que nous ne nous aimons pas.

La *Gazette musicale* sort de Genève, pourquoi graver dans ses colonnes des dissensiments qui n'ont de sérieux qu'une apparence très trompeuse. Et puis, s'il y a de petits nuages dans nos

amitiés, n'existent-ils que chez les artistes ? Entre collègues on se soutient plutôt, on en arrive même à des raffinements de délicatesse les uns vis-à-vis des autres qui poussent notre sensibilité à l'extrême.

Si les artistes sont jaloux, ce n'est pas un mal, c'est un stimulant et souvent : jalouse rend hommage au talent ; on n'est pas jaloux d'un collègue sans talent.

Les musiciens n'évitent pas plus que d'autres de se rencontrer, car ils n'aiment pas les collègues qui se tiennent à l'écart ; seulement, grâce à leur délicatesse, ils observent des nuances marquées entre la question de tendance artistique et leur position professionnelle. Ils se réunissent volontiers, échangent leurs idées sur la valeur de telle œuvre, de tel virtuose, mais, comme dans toute autre vocation, s'il s'agit de réunions où leur dignité professorale entre en cause, alors vous les voyez devenir d'une susceptibilité que rien n'a jamais pu corriger, c'est un fait incontestable : question de tendance artistique d'un côté et question de position de l'autre. Ce sont deux points de vue bien différents qu'il ne faut pas confondre et pour lesquels chacun a à lutter vis-à-vis de soi-même ; combien ne doit-on pas avoir d'égards lorsqu'il s'agit des autres ?... Une fois cette nuance bien établie, la question de l'union des artistes revêt deux formes que nous recommandons à l'étude et à la méditation de notre ami Jaques-Dalcroze.

Et la preuve que la concorde règne, c'est qu'en dépit de certaines conférences dans lesquelles on critique, on blâme l'enseignement de collègues ou d'amis que l'on a invités à vous entendre, les collègues et amis restent les mêmes. — Or, il me semble que, si les dispositions des musiciens étaient si mauvaises, ils n'entendraient pas voir leur enseignement déprécié publiquement sous prétexte de progrès et ils commencerait par réclamer un peu de délicatesse de procédés, des réunions spéciales entre professeurs. — Ce n'est donc pas un moyen admissible pour obtenir l'union rêvée et ce serait une raison pour ne pas crier à la désunion.

Dans les mêmes conférences, on cherche à gagner le public à la cause des artistes en se plaignant amèrement de la façon dont les bourgeois reçoivent les artistes et du peu de cas que les bourgeois font des musiciens. — D'où viennent ces plaintes, quels artistes se lamentent ? C'est ce que nul ne saurait dire, car personne n'a chargé le conférencier de se plaindre publiquement, chacun paraît au contraire content de son sort et de l'accueil qui lui est fait partout.

Il y a plusieurs associations de quatuors, chacune avec ses amis particuliers qui se garderaient bien d'aller entendre les autres ? Personne n'a vu cela et l'on peut constater au contraire

que bien des auditeurs suivent assidûment toutes les séances de musique de chambre.

Il y a quelques années une seule société de ce genre ne réussissait pas; aujourd'hui, il y en a quatre, et malgré les productions musicales de tout genre, les quatre associations comptent un joli public; il y a donc progrès et le public ne se divise pas avec parti pris.

De nouveaux collègues s'installent, on les regarde d'un mauvais œil, on met ses amis en garde contre les nouveaux que l'on entrave?

Combien de nouveaux sont venus à Genève depuis quelques années et n'ont eu qu'à se louer de la facilité qui leur était accordée pour leur installation. Ne voit-on pas leur nom sur quantité d'affiches? Ne voit-on pas les salons s'ouvrir devant eux? Et si, par ci par là, l'un de nous avait à déplorer l'abandon d'un ami ou d'un élève se dirigeant vers le nouveau venu ce n'est pas à ce dernier que l'on s'en prendrait, mais bien à l'ami infidèle. Nous tenons à nos amis, et par un égoïsme bien naturel qui leur fait honneur nous voulons voir leur amitié rester la même en toute occasion, humiliés justement de voir parfois certains d'entre eux s'attacher avec un enthousiasme exclusif à une nouvelle étoile souvent passagère. Ce sont là des engouements qui portent préjudice et à l'union des artistes et aux collègues qui en sont l'objet.

Examiner une situation avec l'intime conviction qu'elle est mauvaise, c'est condamner son perfectionnement à la stérilité, mais chercher ce qu'il y a de beau et de bon, le développer, le mettre en lumière, c'est, selon nous, le meilleur moyen de marcher en avant.

Personne n'approuvera un système d'éducation qui consistera à répéter sans cesse aux enfants: qu'ils sont mauvais, qu'ils sont remplis de défauts; on en ferait des petits sauvages, leur cœur finirait par se raidir fièrement contre l'autorité, et la plupart du temps vous en feriez de profonds hypocrites. A plus forte raison ne doit-on pas, lorsqu'il s'agit d'amis, de collègues qui tous ont leur petite volonté indépendante qu'il faut respecter, relever publiquement en les exagérant, des défauts ou même de simples travers qui n'ont d'importance que celle qu'une imagination agitée peut leur donner.

Un peu de charité et de tact dans nos jugements sur nos collègues me semble un excellent facteur dans le rouage compliqué des existences artistiques. N'abaissons pas l'enseignement de nos amis en public, c'est un manque de tact; ne jugeons pas avec parti pris, c'est peu charitable et c'est injuste.

Nous voici arrivés insensiblement sur un terrain voisin, celui de la critique.

La *Gazette musicale* constate le peu de confiance que la public témoigne à la critique et tout le monde le constate avec elle; les artistes

eux-mêmes n'ont pas confiance et la raison est peut-être la même que celle qui empêche une intimité plus grande entre collègues.

Combien de fois la critique dépasse-t-elle le but en s'acharnant impitoyable aux défauts d'une œuvre ou d'un artiste. Trop souvent elle exaspère par sa recherche de la petite bête et pense faire montre de science en trouvant des faiblesses que personne ne remarque tant elles sont difficiles à constater.

« Outre l'imagination et la raison, l'homme de goût doit posséder l'amour éclairé mais ardent de la beauté: il faut qu'il se plaise à la rencontrer, qu'il la cherche, qu'il l'appelle. Comprendre et démontrer qu'une chose n'est point belle, plaisir médiocre, tâche ingrate; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence et faire partager à d'autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse. L'admiration est à la fois pour celui qui l'éprouve un bonheur et un honneur. C'est un bonheur de sentir profondément ce qui est beau; c'est un honneur de savoir le reconnaître. L'admiration est le signe d'une raison élevée servie par un noble cœur. Elle est au-dessus de la petite critique, sceptique et impuissante, mais elle est l'âme de la grande critique, de la critique féconde; elle est pour ainsi dire la partie divine du goût. »

(*Du vrai, du beau et du bien*, VICTOR COUSIN).

Que l'on réclame, que l'on se plaint de la critique, cette dernière vous répond: Voilà bien les artistes prétentieux au sot orgueil; parce qu'on ne les admire pas, parce qu'on leur dit la vérité, parce qu'on a la sincérité de dire ce qu'on pense de leurs capacités, ils ne sont pas contents, ils vous menacent de vous faire un mauvais parti. Alors les critiques se taisent ou bien se servent de clichés usés, font des articles parce qu'il faut en faire.

Et d'abord y a-t-il un critérium de la vérité dans l'art? et si un critique croit dire la vérité n'est-ce pas souvent une impression momentanée qui détermine chez lui une opinion qu'il affirme comme s'il n'en devait pas changer? N'a-t-on pas vu de grands critiques affirmer quelques années plus tard une opinion diamétralement opposée à celle qu'ils avaient soutenue contre toute attaque?

Nous pouvons voir par là combien difficile est la tâche du critique, mais cependant, tout sévère que soit son jugement s'il est empreint de justice, de loyauté, il s'imposera de lui-même, et son poids fera taire toute les petites susceptibilités.

Il faut évidemment beaucoup plus de science pour découvrir les beautés d'une œuvre et en communiquer l'impression, pour reconnaître les qualités d'un virtuose que pour faire ressortir des défauts qui sautent à l'œil du vulgaire, qui choquent son oreille. Le développement ne peut

venir de la mise en lumière de ce qui est mauvais, c'est une entrave au progrès, c'est en même temps avouer que l'on n'a pas compris l'intention de l'artiste. Or, un critique avouera-t-il jamais cela ? Il préfère juger mauvais ce qu'il n'a pas saisi.

Lorsque les artistes verront que la critique ne dépend pas de telle position qui la paralyse, de telle coterie de mécontents, de déçus, de batailleurs, ou de quelque autre motif qui lui ôte toute portée, alors ils reprendront confiance, ils sentiront en elle une force communicative, source de progrès. Le public lui-même, heureux de constater que ses impressions ne sont pas si fausses que le leur a fait paraître la critique, s'intéressera davantage encore aux arts et aux artistes.

C'est beaucoup demander à la fois : Charité, justice, délicatesse, sincérité, loyauté, mais peut-être obtiendrons-nous peu à peu une amélioration de ce côté-là, chacun y gagnera et la solidarité aussi.

J.-A. LANG.

Mon cher ami,

Si nous nous estimons infiniment l'un l'autre, nous ne sommes cependant pas faits pour nous comprendre. Vos désiderata sont les miens, mais nous considérons chacun l'état actuel des choses sous un jour tout différent. Vous estimatez comme moi que ce serait une noble tâche que de faire avancer l'Art et de chercher à établir la concorde entre les artistes, mais, pour vous, les artistes d'ici réalisent la perfection absolue du caractère, et l'Art est aussi avancé chez nous, aussi goûté du public, aussi bien jugé par les critiques qu'il est possible de l'être ! Evidemment alors, étant donnée votre conviction très sincère que tout est bien, que tout est beau, mes articles doivent-ils vous paraître absolument inutiles. Ils doivent paraître de la même inutilité à tous ceux qui, comme vous, sont satisfait de l'état actuel des choses, aussi n'est-ce pas pour eux que je les ai écrits. Néanmoins, puisqu'il vous plaît de discuter le point de départ de mes idées et ma manière de les traiter, je ne demande pas mieux que de vous répondre, et cela point par point, si vous le voulez bien.

Vous vous demandez d'abord si je suis bien persuadé de la mesquinerie de sentiments des musiciens d'ici, puis ensuite si je trouve mes collègues plus mauvais qu'ailleurs ! — Oui, il y a chez nous certains musiciens dont les manières d'être, d'agir et de penser jettent le discrédit sur leurs collègues. — Non, ils ne sont pas plus nombreux à Genève que dans toute autre ville, mais si nous n'en avons pas le monopole, ce n'est pas une raison pour ne pas nous en plaindre.

Vous me reprochez de mettre en relief dans notre journal musical des faits d'ordre tout intime. — Etes-vous bien sûr que j'en aie mis ? Et si vraiment vous en reconnaissiez, comment pouvez-vous penser encore que tout va pour le mieux dans notre petit monde ? Mais non, vous pouvez être tranquille, je n'ai pas fait de personnalité directe dans mon article, je ne suis pas si méchant qu'on veut bien le croire. Si j'ai parlé cependant, c'est que je connais tant de faits édifiants que je n'ai pas eu de peine à en tirer, en toute sincérité, des conclusions générales.

Vous jugez que la jalouse n'est pas un défaut, parce qu'elle est un stimulant. — Je crois, moi, qu'elle est le pire des vices dont puisse être affecté un artiste. Il faut chercher à progresser, non pour faire mieux que ses collègues, mais pour se contenter soi-même, pour arriver le plus près possible de cet idéal de beauté et de vérité dont la recherche devrait être notre seule préoccupation. Il faut travailler, non pour le présent, mais pour l'avenir, et si nous avons à constater la supériorité d'un collègue et que nous en éprouvions une vague jalouse, c'est que nous sommes bien loin de réaliser les conditions nécessaires à notre avancement moral et artistique. La seule jalouse que l'on puisse excuser, est celle inspirée à un homme de valeur par la réussite éclatante d'un concurrent sans talent dont le triomphe est nuisible au progrès de l'art lui-même.

Les musiciens, pour vous, n'évitent pas plus que d'autres ici de se réunir pour échanger des idées. — Que voulez-vous, quand je les vois réunis, c'est toujours par clan ; ce n'est pourtant pas ce genre de réunion qui peut faire constater une concorde générale. Moi aussi, je paraît faire partie d'un clan, après avoir semblé faire partie d'un autre, mais si je suis catalogué de la sorte, je n'y suis pour rien, je vous l'assure. Il est des musiciens qui ont le caractère si drôlement fait qu'ils ne veulent pas s'astreindre à ne faire de la musique qu'avec un seul collègue, et qui en font avec tous ceux dont le talent leur paraît intéressant ! Comprenez-vous cette légèreté de procédés ? Il est bien naturel après cela, qu'ils se voient, ayant fraternisé artistiquement avec un nouveau collègue, mis à l'index et traités d'esprit versatile et inconstant, par ceux avec lesquels ils collaboraient auparavant et avec lesquels ces naïfs comptaient pouvoir fraterniser encore !

Je n'ai pas comme vous entendu de conférence où fut déprécié l'enseignement des confrères de l'orateur. Peut-être bien a-t-on disserté publiquement sur l'insuffisance de certains systèmes d'éducation antédiluviens qui auraient certainement été défendus en des conférences contradictoires si quelqu'un les eût jugés dignes d'être défendus. Quant au fait de déplorer publiquement l'accueil réservé fait à leur début, en certains milieux bourgeois, à des musiciens de mérite et à des œuvres de valeur, je ne le trouve pas condamnable. Tous les novateurs ont eu à se plaindre des esprits rétrogrades qui ne les comprenaient pas et ne voulaient même pas se donner la peine de les comprendre. C'est donner un utile coup de fouet aux paresseux et aux ignorants que de leur montrer le mépris qu'ils professent eux-mêmes pour ceux de leurs adversaires ayant nié toute leur vie le mérite d'artistes et d'œuvres aujourd'hui consacrés par tout le monde. Vous n'avez pas à vous plaindre du public, me dites-vous, ni vos collègues non plus, j'en suis fort heureux pour vous. Il est bien des morts qui, eux, se sont lamenté encore dans leur tombe. Pauvre César Franck, pauvre Berlioz, pauvre Schubert, pauvre Beethoven !

En constatant que beaucoup d'amateurs de notre ville fréquentent assidûment les séances de toutes nos sociétés de musique de chambre, vous ne m'apprenez rien : je le sais bien, parbleu, qu'il y a à Genève beaucoup de gens intelligents, éclairés et larges d'idées. Et dans mon article, je n'ai pas même cherché à faire le procès de ceux qui ne sont abonnés qu'à un seul quatuor. Ils y ont été forcés par des raisons du même genre que celles que je vous signalais plus haut. Ah ! j'ai entendu de jolies confessions depuis quinze jours, et dont le récit vous amusera fort, quand je vous les raconterai un de ces soirs..., si je puis m'échapper un instant de mon clan !

Vous déclarez qu' « examiner une situation avec l'intime persuasion qu'elle est mauvaise, c'est condamner son perfectionnement à la stérilité. » — Mais, si vous l'examinez avec la conviction intime qu'elle est bonne, songerez-vous donc à la perfectionner ?

« Il faut du tact et de la charité dans un jugement sur ses collègues ! » Je suis parfaitement de votre avis. Mais, si l'on est convaincu qu'un certain nombre de collègues rabaisse l'Art et compromettent dans l'esprit du public la vocation d'artiste, le seul *tact* à déployer en les condamnant publiquement est de ne pas prononcer leurs noms. Quant à la *charité* qui consisterait à garder le silence, permettez-moi de la qualifier de faiblesse et dans certains cas même, de lâcheté.

Enfin, — car, ouf, nous allons bientôt en finir ! — un appel à la critique impartiale, convaincue et inexorablement sévère quand la sévérité peut se trouver justifiée, vous fait redouter qu'une fois lancée sur cette pente de vérité et de justice, elle ne dépasse le but en « s'acharnant impitoyablement aux défauts d'une œuvre ou d'un artiste. » — Or, — vous me parlez de l'éducation des enfants tout à l'heure, — s'il suffit de signaler doucement à un enfant un de ses défauts pour qu'il s'en corrige sur l'heure, il sera sans doute inutile de le gronder fréquemment et de lui faire la guerre; mais s'il s'entête dans ce défaut, jugez-vous à propos de vous taire, de jeter le manche après la cognée, de ne pas insister, de ne plus sévir ?

Certaine critique vous exaspère par sa recherche de la petite bête, lorsqu'elle signale des faiblesses que personne ne remarque tant elles sont difficiles à constater. — Mais saperlotte, l'on ne calcule pas le dessin d'un tableau pour qu'il puisse être apprécié par des myopes, l'on n'écrit pas un ouvrage philosophique pour les enfants de l'école primaire, l'on ne fait pas de la musique pour ceux qui sont incapables d'en saisir et d'en comprendre tous les détails. Si une certaine partie du public ne remarque pas des *faiblesses difficiles à saisir*, c'est justement le rôle de la critique de faire son éducation. Et si cela lui gâte sa joie d'apercevoir des faiblesses dans une œuvre ou son interprétation, ne trouvera-t-il pas une compensation suffisante dans la joie qu'il éprouvera plus tard à admirer des œuvres sans défauts qu'il n'appréciait pas du temps où les faiblesses des œuvres imparfaites lui échappaient encore ?

Et si, comme vous le dites en terminant, le *critique préfère juger mauvais ce qu'il n'a pas saisi*, oh alors ! je vous l'abandonne. Il mérite les mêmes blâmes que certains musiciens contre lesquels j'élève la voix. Que si, cependant, sincère, consciencieux et capable, il n'émet pas la même opinion que vous et que son jugement vous énerve, c'est bien simple, parbleu, ne vous imposez pas la fatigue de le lire et de discuter avec lui. Vivez, paisible et satisfait, fort de votre opinion, insouciant du reste,

Vous vous êtes dit : « Halte, nous sommes arrivés ! C'est charmant ici, plantons notre tente, voici l'étape dernière ! » — Vous ne m'en voudrez pas, je pense, si je ne veux pas me reposer encore. Il y a peut-être un site et meilleur et plus beau là-bas, tout là-bas... vous ne voyez donc pas ? Oui, c'est si loin encore !... Alors, tout seul, en route ! Au revoir, camarade !

E. JAQUES-DALCROZE.



Les Maîtres Chanteurs à Lyon

En bien, nos wagnériens genevois ont eu tort ! Convaincus probablement par avance qu'un théâtre de province française ne pourrait jamais interpréter convenablement une œuvre de Wagner dont les traditions et les manières sont centralisées à Bayreuth, nos wagnériens n'ont pas daigné se déranger pour la première des *Maîtres Chanteurs* à Lyon. Ils ont eu tort, car cette première a été un véritable triomphe, et nous a révélé en France une variété de ressources artistiques, une profondeur de pénétration et une souplesse d'assimilation, absolument rares. Certain critique français, dans un feuilleton apocalyptique, déplorait le lendemain de la première, que l'on songeât à monter en France une comédie dont le comique est essentiellement germanique. Il oubliait avoir dit exactement le contraire dans une de ses conférences, et sa traduction récente d'un opéra allemand fait de pure tradition germanique, semblerait prouver que les seuls ouvrages acclimatables en France seront ceux qu'il aura traduits.

La version française de M. Alfred Ernst est en tous points admirable. Faite par un fin lettré en même temps que par un érudit musicien, elle est d'une rare exactitude de traduction et d'une justesse de prosodie remarquable. Nous comptons revenir longuement dans un prochain numéro sur cette adaptation merveilleuse à la scène française de la lettre et de l'esprit wagnériens, dans une étude sur les *Maîtres Chanteurs* que nous ne pouvons faire passer aujourd'hui faute de place. Le public lyonnais a été absolument empoigné par l'épique bouffonnerie, la poésie intense et la grave philosophie dont est pétri le poème et a semblé trouver fort claire la musique qui l'accompagne, souple polyphonie se mouvant au poème, et en accentuant les contours, tout en nous en révélant l'âme intérieure par ses subtils retours de thèmes. Il est vrai que M. Vizentini, directeur du théâtre de Lyon, a su mettre merveilleusement en clarté cette œuvre compliquée et l'on ne saurait trop admirer l'effort gigantesque, la puissance de volonté et le souci intelligent de vérité artistique de cet homme qui, transplantant le premier en France le comique wagnerien, y a réussi d'une façon aussi complète, imposant à tous les artistes, à l'orchestre et sur la scène un mouvement, une tenue, une interprétation, une recherche de naturel tout nouveaux.

C'est M. Vizentini qui conduisait lui-même l'orchestre et il s'est acquitté de sa tâche en musicien de premier ordre. Sur la scène il a obtenu des choristes une variété de groupements et un souci de gestes que nous n'aurions pas cru possibles, étant donnée la convention qui régit l'attitude des chœurs sur nos théâtres. Les interprètes presque tous ont été à la hauteur de leur rôle. M. Delvoix surtout qui, dans le rôle de Beckmesser, s'est montré chanteur de goût et comédien de grand